Saint-Hilaire, Amable Villain de
Valentine

VALENTINE

OU

LA CHUTE DES FEUILLES,

DRAME EN DEUX ACTES,

MÊLÉ DE CHANTS.



IMPRIMERIE DE A. BARBIER,

RUE DES MARAIS ST.-G., N. 17.

VALENTINE

OU

LA CHUTE DES FEUILLES,

Drame en deux Actes, mêlé de Chants.

PAR

MM. ST.-HILAIRE ET DE VILLENEUVE.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DES NOUVEAUTÉS, A PARIS,
LE 2 OCTOBRE 1828.



A PARIS,
CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,
COUR DES FONTAINES, N. 7;
ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE
RUE ST.-HONORÉ, N. 210,
PRÈS LE THÉATRE FRANÇAIS.

1828.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE VALHEN.	M. Casaneuve.
VALENTINE, sa Fille.	Madame Albert.
ALFRED, Offi. dans les gardes du duc de Weimar.	M. Derval.
MATHILDE DE LOENITZ, amie de Valentine.	Madame Genot.
M. MULLER, médecin.	M. Jausserand.
MARGUERITE, vieille gouvernante.	Madame Florval.
GEORGETTE, sa nièce.	Mlle Dejazet.
LUDWIC, jardinier et prétendu de Georgette.	M. Bouffé.
UN VALET, annonçant.	M. Bachelard.
DOMESTIQUES.	
SOCIÉTÉ, paysans, paysannes.	

La Scène se passe à la maison de Campagne de M. de Valhen, à peu de distance de Weimar.

Nota. S'adresser, pour la musique de cet ouvrage, à M. Béancourt, chef d'orchestre du théâtre des Nouveautés.

VALENTINE

OU

LA CHUTE DES FEUILLES.

DRAME EN DEUX ACTES, MÊLÉ DE CHANTS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin anglais; à gauche de l'acteur est un pavillon communiquant au château. Au fond une grille, derrière la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGETTE, LUDWIC sortant du pavillon, PAYSANS ET PAYSANNES.

INTRODUCTION.

MUSIQUE DE M. ADAM.

CHOEUR.

Pour bien fêter (*bis*) notre bonne maîtresse,
Chacun de nous (*bis*), chacun ici s'empresse
Au rendez-vous
Nous voilà tous (*bis*).

GEORGETTE.

C'est donc demain (*bis*), demain qu'on la marie.

LUDWIC.

Oui, grâce au ciel (*bis*), et nous aussi,
Car j'ons assez long-temps soupiré, Dieu merci!

GEORGETTE, aux paysans.

Vous êt's tous invités à la cérémonie.

LE CHOEUR.

Nous sommes invités,
Tous invités pour la cérémonie.

LUDWIC.

Oui, mais d' la sagess', j' vous en prie, (*bis*)
Car j' suis jaloux, j'en convenons; (*bis*)
Et comm' Georgette est très-gentille,
Pour ma noce, j' vous en prév'nons,
C'est parmi les pèr's de famille
Que j' prendrai mes premiers garçons.

CHOEUR.

C'est pour demain que tout s'apprête:
Tout le village sera d' la fête.
Nous chanterons, nous danserons,
Nous chanterons, nous danserons.

LES HOMMES

Et nous boirons! (*bis.*)

LUDWIC.

Chut!... nous danserons,
Nous chanterons.

GEORGETTE.

Premier couplet.

Qu' c'est donc gentil le mariage!
Dès le matin un beau bouquet
Orne vot' front suivant l'usage,
Et l' cœur vous bat sous vot' corset (*bis*)
Tous les garçons vous trouv'nt jolie.
Et chaque fille, en soupirant,
Vous complimente aussi d'un air d'envie (*bis*)
Ah! vraiment
C'est charmant (*bis*).
Un jour de noce, ah! c'est vraiment charmant!

Deuxième couplet.

A l'église chacun vous r'garde,
On mont' sur les chais' pour mieux voir
Le suisse avec sa hallebarde
Vient à la port' vous recevoir (*bis*).

D' brûler d'une éternelle flamme,
Les yeux baissés, on fait serment,
Et puis enfin on vous appell' madame (*bis*).
Ah! vraiment
C'est charmant (*bis*)!
Un jour de noce, ah! c'est vraiment charmant!

CHOEUR.

C'est pour demain que tout s'apprête:
Tout le village sera d' la fête!
Nous danserons, nous chanterons (*bis*).

(Les villageois s'éloignent.)

SCÈNE II.

GEORGETTE, LUDWIC.

LUDWIC.

Dis donc, Georgette, as-tu préparé les fleurs pour mademoiselle Valentine?

GEORGETTE.

Tiens, j'crois ben... est-ce qu'on peut oublier c'qu'on a à faire pour une si bonne maîtresse... c'est elle qui doit être joliment contente.

LUDWIC.

M'est avis que M. Alfred, son cousin, n'doit pas être trop fâché non plus... ça f'ra tout d'même un joli couple... d'abord le futur est très-bel homme, comme chez nous absolument; et puis quand y vient ici, il n'oublie jamais l'pour-boire des domestiques... c'est bon signe.

GEORGETTE.

Et la fiancée donc... aimable, douce, sensible... et jolie!.. ah! as-tu r'marqué que d'puis queuqu'tems elle est moins faible... le docteur avait bien raison d'dire

que l'air de la campagne lui f'rait du bien... c'est lui qui l'a sauvée tout d'même... pauv'mamzelle Valentine, l'aurait-on regrettée dans le pays.

LUDWIC.

Hein! elle n'est pas encore bien forte.

Air : *Et jamais je ne suis légère.*

Sa marche encor n'est pas bien assurée ;
Y sembl' souvent qu'elle souffre en secret ;
Mais dès demain la noc' s'ra célébrée,
Çà va la r'mettre tout-à-fait.
L' futur n'est pas d'humeur maussade,
Y doit lui rendre la santé,
Car le bonheur, pour guérir un malade,
Est plus savant qu' la Faculté.

GEORGETTE.

L'bonheur!... oui... j'crois ben qu'monsieur Alfred la rendra heureuse... cependant, es-tu sûr qu'il l'aime! mais, réellement d'amour... là... comme je t'aime moi!

LUDWIC.

Et pourquoi pas donc?

GEORGETTE.

Ecoute, c'est qu'j'ai r'marqué qu'lorsqu'il est auprès d'elle, il lui parle bien gentiment, sans doute... mais il a toujours l'air d'penser à autr'chose... elle s'en apperçoit bien, elle; et j'gage que ça lui fait d'la peine... et puis, quand il la r'garde, il n'lui fait pas des yeux méchans, ben sûr, mais c'est égal, va, c'est pas des yeux comme les tiens... voyons, r'garde moi un peu... eh! ben, non, c'est pas çà du tout... à la bonne heure, toi, on voit tout d'suite qu't'es amoureux... t'as l'air bête comm'tout.

LUDWIC.

Eh! mon dieu! lui aussi... c'est qu't'y fais pas atten-

tion... t'entends bien qu'les gens riches, c'est pas dans leurs yeux qu'on voit c'qu'ils pensent... non, parc'que... dans leur état... c'est pas comm'nous, qui sommes... c'est tout simple, çà... ah! si on disait qu'peut-être... alors, moi, je n'dis pas... mais... allons, bon! v'là tante Marguerite.., c'est encore un sermon qui nous arrive, pour sûr... j'ai ben envie de l'esquiver...

Il fait un mouvement pour s'éloigner.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE (en entrant.)

Eh! bien? où vas-tu donc?.. grand imbécille!

LUDWIC (bas.)

Là!.. qu'est-ce que j'disais... elle a toujours un'manière aimable de saluer l'monde!

MARGUERITE.

Plait-il?.. j'crois qu'tu raisonnes!..

LUDWIC.

Moi!.. par exemple!.. j'srais bien fâché d'raisonner...

MARGUERITE.

Ah! çà, mes enfans, avez-vous vu le notaire?.. tout est-il prêt?

LUDWIC.

Soyez tranquille, tante Marguerite, vous savez bien que quand je m'charge de queuqu'chose!..

MARGUERITE.

Oui, oui, j'sais bien que quand tu t'charges de

quequ'chose, on n'risque rien d'en charger tout d'suite un autre, si on veut qu'çà soit fait.

LUDWIC.

N'dit's donc pas des chos's comm'ça d'vant ma femme, j'vous en prie, tante Marguerite.., en charger un autre!.. c'est humiliant comm'tout!

GEORGETTE.

L'fait est qu'aujourd'hui, n'y a rien à lui r'procher... il a été d'un vif!..

AIR : *Vaudeville de partie et revanche.*

L' jardin, l' contrat, l' bedeau, l' notaire,
Grâce a son zèl', dès c' matin tout est prêt.
Au milieu d' çà, quoique j' sois très sévère,
Il a ben su m' prendre encore en secret
Trois gros baisers qu' ma vertu lui r'fusait;
  Enfin, ma tante, d' mon partage,
J' n'aurai pas l' droit de m' plaindre, en vérite,
Si mon mari, quand nous s'rons en ménage,
Montre toujours la même activité.

LUDWIC.

A c't'égard là, madame Ludwic, j'vous promets...

MARGUERITE.

C'est bon, c'est bon, nigaud!... mais qui vient donc par là?

GEORGETTE.

Tiens, c'est M. Alfred.

MARGUERITE.

Ah! enfin, c'est lui!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED.

Bonjour, mes amis!

MARGUERITE.

Vous mériteriez bien d'être grondé, pour arriver si tard...

ALFRED.

Je n'ai pu faire autrement, le service...

MARGUERITE.

Il n'y a pas de service qui tienne, quand on aime et qu'on va se marier.

LUDWIC bas à Georgette.

Bon! c'est l'tour de monsieur Alfred, à présent... il lui en faut toujours un, d'abord.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que tu dis, toi?

LUDWIC.

Moi! j'ai pas ouvert la bouche.

MARGUERITE.

A la bonne heure!

ALFRED souriant.

Allons, j'avoue mes torts, n'en parlons plus... Ludwic!..

LUDWIC.

M'sieur Alfred ?

ALFRED.

Tu vas aller avec Georgette à l'auberge du village.

LUDWIC.

Oui, m'sieur Alfred.

ALFRED.

Vous y trouverez une corbeille, vous la porterez dans l'appartement de ma cousine, et vous tâcherez que personne ne puisse vous appercevoir.

GEORGETTE (à Ludwic.)

T'entends-bien, c'est un'surprise que m'sieur Alfred veut faire à mamzelle Valentine.

LUDWIC.

Tiens, si j'entends... j'crois bien... un'surprise... justement, c'est mon fort à moi les surprises.

MARGUERITE.

Vraiment, oui, tu es un très-habile homme.

LUDWIC.

Mais dam' il m'semble... ah! çà, mais qu'est-ce que vous avez donc à me tarabuster toujours comme çà, tante Marguerite? c'est un'véritable persécution, ma parole... j'me révolte, moi, à la fin!... Allons, madame Ludwic, donnez-moi l'bras; faut qu'ça finisse!...

(Ils font une fausse sortie.)

ALFRED.

Un instant, Georgette, je n'ai pas oublié que ton ma-

riage devait se célébrer en même temps que le nôtre... tiens, voilà mon présent de noce.

(Il lui remet une petite boîte.)

GEORGETTE.

Vous êtes bien honnête, m'sieur Alfred... ô ma tante!.. Ludwic! r'gardez donc; une belle croix, un'chaîne et un médaillon!.. est-il aimable, et en or!

MARGUERITE.

C'est trop, M. Alfred, c'est trop.

GEORGETTE.

Ah! j'l'embrasserais d'bon cœur.

LUDWIC (l'entraînant).

Du tout! du tout! c'est beaucoup trop aussi... ah! ben, par exemple, on peut remercier sans çà.

AIR : *Je saurai bien te faire marcher droit.*

Embrasse-moi, c'est ton d'voir aujourd'hui,
A la bonne heur'; mais, monsieur, c' n'est pas d' même,
Lorsqu'on va prendre un mari que l'on aime,
Y m' sembl', mamzell', qu'on n' doit embrasser qu' lui.

GEORGETTE (le pinçant).

Vilain jaloux!

LUDWIC.

J' pensons qu'en pareil cas,
Il suffit d' fair' la révérence,
Avec les fill's de c' pays, on n' sait pas,
Jusqu'où peut m'ner la r'connaissance.

Ensemble { Embrasse-moi, c'est ton d'voir aujourd'hui, etc.
Embrass' le donc puisqu'il le veut aujourd'hui, etc.

(Ludwic emmène Georgette qui se retourne toujours pour faire des révérences à M. Alfred.)

SCÈNE V.

ALFRED MARGUERITE.

ALFRED.

J'aurais dû vous questionner plutôt, Marguerite; mais à votre air gai, content, j'ai pu deviner que ma cousine...

MARGUERITE.

Elle va mieux que jamais, monsieur, mieux que jamais. On dirait que l'approche de ce jour a doublé tout d'un coup ses forces.. çà a ram'né sur sa jolie figure toute la fraîcheur qu'elle avait perdue... Aussi c'matin, a-t-elle souri en r'gardant son miroir, comment donc! elle a même voulu mettre un peu de recherche dans sa toilette... et c'n'est pas coquett'rie au moins... c'est pour faire plaisir à son père, à vous... car la pauvre enfant ne pense jamais qu'au bonheur des autres.

ALFRED.

Vous la jugez bien... qui mieux que moi peut apprécier la beauté de son âme? chaque jour elle semble vouloir acquérir un nouveau titre à l'estime et à la tendresse de tout ce qui l'entoure.

MARGUERITE.

Aussi seriez-vous bien coupable si vous ne la rendiez pas heureuse!... moi, d'abord, je vous en voudrais toute la vie... pardonnez-moi, m'sieur Alfred, de vous parler ainsi, mais, c'est que, voyez-vous, ma Valentine! je l'ai vue naître! je l'ai élevée! je la r'garde comme ma fille... je souffre plus qu'elle-même de ses maux, de ses moindres chagrins.

AIR : *Du château perdu.*

J' fus la premier qui la r'çus dans la vie,
Seul' je guidai ses pas encor tremblans,
Devant mes yeux elle s'est embellie
Par sa candeur, ses vertus, ses talens.
Je suis bien vieill', mais puiss' Dieu que j'implore,
Au gré d' mes vœux me r'prendr' dès cet instant
Le peu d' beaux jours qu'il me réserve encore,
Pour ajouter aux jours de mon enfant.

J'vais la prév'nir de votre arrivée, entendez-vous, j'aime à porter les bonnes nouvell's, moi... et aujourd'hui ! ah ! je n'céd'rais c'plaisir à personne !.. monsieur Alfred, j'suis bien vot'servante !

(Elle s'éloigne.)

SCÈNE VI.

ALFRED (seul.)

Excellente femme !.. elle est loin de soupçonner, combien je suis coupable !.. quelle fatalité m'a conduit à Weimar !.. ah ! Mathilde, pourquoi vous ai-je vue ?.. je tremble que ma cousine ne découvre mon secret... que de reproches M. de Walhen n'aurait-il pas à me faire, lui qui fut toujours pour moi un bienfaiteur, un père !... et Valentine !... peut-être aurions-nous encore à craindre pour sa vie.

AIR : *de M. Adam.*

Quand le serment d'un éternel amour
Nous unissait dès la plus tendre enfance,
Une autre, hélas! m'enchaîna sans retour,
Et triompha de ma reconnaissance.
Mais l'honneur parle et fait taire mon cœur... (*bis*).
Je dois me rendre à la voix de l'honneur. (*bis*).

Deuxième couplet.

Avec Mathilde, en formant d'autres nœuds,
Je mettrais fin aux tourmens que j'endure...
Mais Valentine !... ah ! peut-on être heureux,
Quand le bonheur est le prix du parjure ?...
Non, l'honneur parle et fait taire mon cœur... (*bis*).
Je dois me rendre à la voix de l'honneur! (*bis*).

SCÈNE VII.

ALFRED, M. DE VALHEN, M. MULLER *descendant du pavillon.*

M. DE VALHEN *à Alfred.*

Nous te cherchions, mon ami... tu vois en moi le plus heureux des pères... grâce au ciel, ton bonheur ne sera pas retardé; ce soir nous signons le contrat, et demain...

ALFRED.

Mais la présence de monsieur ?...

M. DE VALHEN.

N'a rien qui doive t'alarmer... Muller a changé de rôle; ce n'est plus comme médecin... c'est comme ami de la famille qu'il est venu nous visiter... ma fille a voulu qu'il fût un des témoins... Elle n'a pas trouvé de meilleur moyen pour lui prouver sa reconnaissance... En effet, ce diable d'homme est si bizarre, qu'il n'y a qu'avec de l'amitié qu'on puisse payer ses services.

MULLER.

C'est du moins le seul prix que j'en veuille recevoir de vous.

M. DE VALHEN.

A la bonne heure, mais vous conviendrez qu'en mettant toujours vos visites au même taux vous n'arriverez pas très-vite à la demi-fortune, mon cher ami.

MULLER.

Eh bien! je continuerai à aller à pied, l'exercice m'est très-salutaire.

M. DE VALHEN.

Mais vous ne savez donc pas que dans le siècle où nous vivons, une voiture fait la moitié de la réputation d'un médecin.

MULLER.

Tant pis pour ceux qui ont besoin de cette moitié là.

M. DE VALHEN.

Oh ! il n'en démordra pas... j'aurais donné tous mes biens, ma vie même, pour conserver ma fille ! il le sait; il a comblé le plus cher de mes vœux ! eh bien ! monsieur est fier, il refuse... et quand il m'a rendu mon enfant, c'est tout au plus s'il veut convenir que c'est lui, lui seul qui l'a sauvée.

ALFRED.

Ah ! monsieur, notre reconnaissance !..

MULLER.

La nature a plus fait que moi... mais quittons ce sujet, j'ai à vous parler encore de Valentine.

(Il remonte un peu la scène et vient se mettre au milieu.)

M. DE VALHEN.

Comment ! craindriez-vous ?

MULLER.

Non, rien... je l'ai vue ce matin et je suis content... mais le passé doit vous mettre en garde contre l'avenir... je vous ai dit que j'attribuais l'origine de son mal à un chagrin violent, dont elle gardait soigneusement le secret... le chagrin est effacé, sans doute... il y a, du moins, tout lieu de le croire, et avec la cause a disparu l'effet ; cependant la crise dont votre fille est si heu-

reusement sortie, l'a nécessairement affaiblie beaucoup... et je ne vous cacherai pas qu'une émotion trop vive, un événement triste et imprévu pourrait de nouveau la mettre en danger.

M. DE VALHEN.

Grand Dieu !

ALFRED.

Que dites-vous ?

MULLER.

Je vous répète que quant à présent, il n'y a rien à craindre, son esprit est tranquille; sa joie est paisible, comme son âme est pure (à Alfred.) c'est à vous, monsieur, d'éviter avec soin tout ce qui pourrait désormais troubler cet heureux calme.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

La voilà rendue à la vie,
Son sort ne dépend que de vous.
Maintenant notre tâche est remplie;
Auprès d'elle remplacez-nous.
Grâce à nos soins, Valentine en partage
Conserve encor beauté, vertu, candeur.
Ce qu'il lui faut surtout, c'est le bonheur,
Et vous finirez notre ouvrage.

M. DE VALHEN.

Tu l'entends, Alfred, nous ne comptons que sur toi.

ALFRED.

Croyez, monsieur, que je n'oublierai jamais le devoir sacré que m'imposent l'honneur et la reconnaissance. (à part.) Je tremble de me trahir.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VALENTINE.

(Elle paraît dans le fond, est vêtue en blanc, et tient une rose à la main : sa démarche est lente, elle paraît réfléchir.)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Musique de M. Adam.

MULLER.

Elle approche; de la prudence !

M. DE VALHEN, regardant Valentine qui les a aperçus.

Quel plaisir pur brille en ses yeux !
Viens, ma fille.

(Il va à elle et l'embrasse.)

ALFRED (à part).

En sa présence
Mon trouble est encor plus affreux !

(Il baise la main de Valentine qui le regarde avec une attention marquée.)

VALENTINE.

Alfred, je vous remercie...
(Souriant) Vous le voyez, ma coquetterie
A vos présens a voulu faire honneur. } (*bis*)

ALFRED (à part).

Cachons les tourmens de mon cœur !

VALENTINE (à Muller.)

O mon sauveur ! mon second père !
Vous serez donc témoin de mon bonheur !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE (sortant du pavillon).

Monsieur l' baron, votre notaire,
Avec vos parens, vos amis,
Dans le salon sont réunis.

M. DE VALHEN.

Viens, mon enfant.

VALENTINE.

Je vous suis à l'instant.

Ensemble.

M. DE VALHEN, MULLER, MARGUERITTE.

Aimable enfant, le sort contraire
De toi détournera les coups.
O ciel! prolonge sa carrière
Pour son père et pour son époux.
Allons,
Partons.

VALENTINE (à part)

Il faut enfin que tout mystère
Ici disparaisse entre nous.
Si son amour n'est pas sincère,
Il ne peut être mon époux.

ALFRED (à part.)

Funeste amour! fatal mystère!
Quel destin me réservez-vous?
Hélas! mon cœur doit-il se taire
Quand je vais être son époux?

VALENTINE.

Mais avant de signer l'acte qui de ma vie
Doit fixer le destin,
Permettez, je vous prie,
Que j'entretienne un moment mon cousin.

(M. de Valhen, Muller et Marguerite rentrent dans le pavillon.)

SCÈNE X. (1)

ALFRED, VALENTINE.

ALFRED (à part).

Que va-t-elle me dire? aurait-elle deviné mon secret!

VALENTINE, (après un moment de silence.)

Alfred, écoutez-moi... au moment de m'unir à vous

(1) Toute cette scène doit être jouée par Valentine avec une douce solennité, sans efforts, simplement et avec une sorte de résignation.

par des liens sacrés, j'ai voulu éclaircir un doute qui intéresse le bonheur du reste de ma vie... me promettez-vous de répondre à mes questions avec franchise ?

ALFRED, *cherchant à cacher son trouble.*

Je vous le promets...

VALENTINE, *après une pause.*

Lorsqu'il y a deux ans, mon père vous fit part de ses projets sur nous, vous parûtes en éprouver la joie la plus vive... vous m'aimiez... mieux qu'on n'aime une sœur... nous n'avions pas de secret l'un pour l'autre, et vous ne me fîtes entendre que ces mots : amour et bonheur!

ALFRED.

Eh bien ?

VALENTINE.

Votre âme est-elle bien aujourd'hui ce qu'elle était alors?

ALFRED.

Qui peut vous faire croire qu'elle soit changée ?

VALENTINE.

Je ne sais, mais depuis le jour où vous fûtes appelé au service du prince, je ne vous le cacherai pas, des soupçons cruels ont pesé sur mon cœur... Il me semblait qu'une réserve, polie, mais glaciale, avait remplacé chez vous l'abandon et la confiance... en venant nous visiter, vous paraissiez plutôt remplir un devoir que chercher un plaisir.

ALFRED.

Qui ? moi ? vous m'avez mal jugé.

VALENTINE.

Presque toujours, cependant, votre contrainte était visible en ma présence... vos regards évitaient les miens et... en ce moment même... mon cousin, vous vous troublez.

ALFRED.

Vos reproches seuls...

VALENTINE.

Je ne vous en ai pas fait.. je ne veux pas vous en faire... qu'elle qu'ait été la cause du changement que j'avais remarqué en vous, elle n'existe plus, sans doute, puisque vous n'avez pas renoncé au projet de vous unir à moi... songez bien que si je découvrais un jour que vous m'ayez trompée, ce serait pour moi le coup le plus affreux!.. écoutez, Alfred... il est encore temps de tout rompre... voici l'anneau de nos fiançailles... je vous le rends... vous êtes libre... voyons, n'avez-vous rien à m'avouer?

ALFRED.

Tant de bonté! ah! je serais le plus coupable des hommes, si tous les instans de ma vie n'étaient pas consacrés à votre bonheur!

VALENTINE.

Je ne veux vous coûter aucun sacrifice... Répondez; c'est à votre honneur que j'en appelle... pourrez-vous sans regrets, sans crainte, prendre l'engagement de m'aimer toujours, de n'aimer que moi?

ALFRED.

Le ciel m'est témoin...

VALENTINE.

Je n'exige pas de serment... un mot suffit... dites oui, et je vous croirai.

ALFRED.

Eh bien, oui, Valentine, Alfred sera digne de vous!

VALENTINE.

Ah! maintenant, je suis plus heureuse!.. que toute défiance disparaisse entre nous... que le souvenir même de cet entretien s'efface de notre esprit, et remplissons les vœux de mon père. Alfred, voici ma main.

(Alfred la presse avec émotion sur ses lèvres.)

SCÈNE XI.

Les mêmes, M. DE VALHEN, MULLER, MARGUERITE, LUDWIC, GEORGETTE, Villageois et Villageoises.

(M. de Valhen, Muller et Marguerite, sortent du pavillon; Ludwic, Georgette et les villageois entrent par le fond... Valentine va au-devant de son père et semble lui exprimer combien elle est heureuse.)

CHOEUR.

Air du concert à la Cour.

Chantons avec ivresse
L' bonheur qui s' prépare pour nous.
Chantons not' bonn' maîtresse,
Son noble père et son époux.

LUDWIC, a Valentine.

Mamzell', j'nous empressons au nom de tout l'village.. de tout le village. (Las à Georgette.) Souffle-moi donc.

GEORGETTE, (bas.)

De v'nir vous offrir ces fleurs.

LUDWIC.

Ah! oui, ces fleurs... comme l'emblème de nos

sentimens... dont certainement, le jasmin, le muguet, la rose, et la tulipe... Souffle donc.

GEORGETTE, (bas.)

Allons, v'la qu'tu t'embrouilles encore.

LUDWIC, (haut.)

Aussi, tu n'souffles pas?.. Ah! ben, t'nez, mam'zell, j'aime mieux en convenir tout d'suite, moi... J'suis pas du tout orateur... Certain'ment, j'peux dire que j'bêche avec grâce, qu'j'arrose avec facilité,.. mais pour parler c'est pas mon fort. Heureus'ment, v'là ma femme qui pourra suppléer agréablement à tout c'qui m'manqu' de c'côté là... Allons, madame Ludwic, vous avez la parole.

GEORGETTE, (s'avançant à la tête des jeunes filles et présentant à Valentine une couronne de roses blanches.)

AIR : *De la Tyrolienne de Madame Malibran-Garcia.*

Daignez r'cevoir cette blanche couronne
Au nom d' tous ceux qui béniss'nt votr' bon cœur
C'est notre amour ici qui vous la donne,
Et ces fleurs-là vous porteront bonheur!
Ah, ah, ah, ah, etc

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

A ses vertus, amis, rendons hommage,
Offrons-lui nos vœux reconnaissans;
Et pour fêter cet heureux mariage,
A sa voix unissons nos accens.

Deuxième couplet.

Ah! vous seriez trop heureuse, je pense,
Si, pour payer le prix de chaqu' bienfait,
L' ciel vous rendait un jour dans sa clemence,
Un' part du bien que vous nous avez fait.
Ah, ah, ah, ah, etc.

ENSEMBLE.

A ses vertus, amis, rendons hommage, etc.

(Elle remet la couronne à Valentine, et lui baise la main.)

VALENTINE.

Bonne Georgette, j'accepte avec plaisir ton présent, et si j'en crois mon cœur, bientôt tes vœux seront accomplis.

M. DE VALHEN.

Allons, Valentine, plus de retard, le notaire nous attend.

VALENTINE.

Pardon, mon père,.. mais tous nos témoins ne sont pas encore arrivés... il manque quelqu'un qui, je l'espère, sera bien reçu de tout le monde... c'est une jeune personne aimable, bonne et jolie... mademoiselle Mathilde de Lœnitz.

ALFRED.

Qu'entends-je?

VALENTINE.

Est-ce que vous la connaissez, Alfred?

ALFRED.

Oui, ma cousine, je l'ai vue... à Weymar... dans le monde, mais je croyais que notre famille seule devait aujourd'hui...

VALENTINE.

Mathilde n'est pas une étrangère pour moi... c'est une amie de pension, presqu'une sœur. Nous nous étions promis, dès l'enfance, que celle de nous qui se marierait la première, prendrait l'autre pour demoiselle de noce. J'ai donc écrit à Mathilde, mais sans lui dire le nom du futur... je voulais lui ménager une surprise.

ALFRED, (à part.)

Quel parti prendre !... si je pouvais prévenir Mathilde !

SCÈNE XII.

Les mêmes, un Domestique, puis MATHILDE.

LE DOMESTIQUE, (annonçant sur la ritournelle du final.)

Mademoiselle de Lœnitz.

(Mathilde paraît à la porte du pavillon.)

ALFRED.

Il n'est plus temps !

FINAL.

Musique de M. Adam.

VALENTINE (allant au devant de Mathilde.)

Après une aussi longue absence,
Je te presse enfin (*bis*) sur mon cœur !

MATHILDE.

Tu le sais, ma plus chère espérance
Était de te revoir au jour de ton bonheur.

VALENTINE.

Eh bien ! que vous disais-je d'elle ?
Le portrait était-il flatté ?

TOUT LE MONDE.

Ensemble.
Qu'elle est aimable, qu'elle est belle !
Le portrait n'était pas flatté.

ALFRED (à part.)

Grand Dieu ! quelle épreuve cruelle !
Ah ! que mon cœur est agité !

VALENTINE (à Mathilde.)

Maintenant, que je te présente
Mon père et mon époux.

MATHILDE (reconnaissant Alfred qui a évité ses regards).

Que vois-je ! eh quoi ! monsieur, c'est vous ?

VALENTINE.

Qu'as-tu donc ? ta main est tremblante ;
Oui, c'est Alfred, ma chère amie,
Il s'unit à moi pour la vie,
Il va jurer de faire mon bonheur

(Elle regarde attentivement Alfred et Mathilde, entre lesquels elle s'est placée.)

ALFRED ET MATHILDE (à part).

Cachons le trouble de mon cœur.

TOUT LE MONDE.

D'où vient le trouble et la douleur
Dont leur ame paraît frappée ?

VALENTINE (bas à Alfred).

Alfred, vous m'avez trompée !

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

M. DE VALHEN, MULLER, MARGUERITE, GEORGETTE, LUDWIC, ET LE CHOEUR.

Partez sans retard, l'heure s'avance.
Venez / Allez { signer votre bonheur.
Maintenant la plus douce espérance
Devrait seule agiter votre cœur.

ALFRED, MATHILDE ET VALENTINE (à part).

C'en est donc fait ! plus d'espérance.
Il faut renoncer au bonheur.
A tous les yeux cachons bien ma souffrance.
Cachons le trouble de mon cœur.

VALENTINE.

Il n'est pour moi plus d'espérance,
Il faut renoncer au bonheur :
Ce coup affreux, je le sens d'avance,
Aura bientôt glacé mon cœur.

TOUT LE MONDE.

Partez sans retard, l'heure s'avance, etc.

(M. de Valhen donne la main à Valentine.)

VALENTINE, (se laissant aller dans les bras de son père et cachant sa tête dans son sein.)

Mon père !

M. DE VALHEN.

Valentine !

(Tous les personnages s'arrêtent interdits.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un riche pavillon donnant sur le jardin. Au fond trois portes vitrées, qui restent entr'ouvertes. A gauche de l'acteur, la porte de l'appartement de Valentine; à droite, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

LUDWIC, GEORGETTE.

(Ludwic place des fleurs dans des vases sur la cheminée.)

GEORGETTE, (entrant dans le fond.)

Ludwic! Ludwic!

LUDWIC.

Chut! n'parle donc pas si haut... J'viens du salon.

GEORGETTE.

Eh bien?

LUDWIC.

Eh bien! y a du nouveau, va!

GEORGETTE.

Bah! alors tu vas tout m'dire.

LUDWIC.

Non, j'peux pas!

GEORGETTE.

Pourquoi donc?

LUDWIC.

Ah! c'est que, vois-tu, j'sais ben qu'y a du nouveau, mais j'sais pas encore au juste c'qu'y a d'nouveau.

GEORGETTE.

Imbécille! qui m'fait attendre... Eh ben! moi, j'suis plus avancée que toi, là!

LUDWIC.

Comment çà, est-ce qu'on t'aurait dit?

GEORGETTE.

Rien, mais j'ai deviné... D'puis huit jours que c'te demoiselle Mathilde est arrivée, tout est boul'versé dans l'château. M'sieur le baron est pensif... m'sieur Alfred n'tient pas en place... l'docteur n'quitte plus m'amzell' Valentine... Enfin, il est clair que ça va mal...

LUDWIC.

Ça n'va pas trop bien pour moi, toujours... j'suis d'venu un vrai soufll' douleur, quoi!... toujours en route... porter des lettres à Weymar... aller chercher des médecins à dix lieues à la ronde... Marcher, trotter, galopper,.. et qu'est-ce que j'ai pour çà?.. des bourrades... pas autr'chose.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

On dit qu' trop douc'ment j'ai marché,
Chacun me gronde et m' fait des r'proches,
Mêm' souvent par dessus l' marché,
Tant' Marg'rite m' donn' des taloches.
La nuit et l'jour, faut m' déranger,
Aussi j'maigris, tu peux m'en croire,
Car on n' me laiss' pas l' temps d' manger
Et j' ne r'çois jamais rien pour boire. (*bis.*)

GEORGETTE.

Est-ce qu'on pense à soi dans un moment comme çà? t'rappell'-tu c'que j'te disais il y a huit jours?... qu'monsieur Alfred n'aimait pas sa cousine...

LUDWIC.

Oh! mon Dieu! oui, il y a huit jours aujourd'hui que tu me le disais.

GEORGETTE.

Eh! bien, à présent, j'en suis sûre... c'est l'autr' qu'il aim',.. et l'mariage ne s'fra pas...

LUDWIC.

Ah! ben, mais... un instant, alors on s'explique... car enfin l'nôtr' ne s'fait pas non plus avec tout çà... J'te demande un peu c'qui les empêche d'nous fair' part d'leux craintes, d'leux inquiétudes, d'leux intentions... Pas du tout... quand j'suis là, on cause tout bas... Si j'ai l'malheur d'adresser une question, on me r'garde, on lève les épaules, et on s'en va sans me répondre, absolument comm' si j'avais rien dit...

GEORGETTE.

C'est bien fait... au lieu d'questionner, quand on n'comprend pas, on fait comm' moi, on d'vine...

LUDWIC.

J'entends bien, mais quand on n'a pas d'facilité pour çà... Enfin, n'y a pas jusqu'à tant' Marguerite, qui d'habitude, parl' si facilement, à qui on n'peut pas arracher un'parole... Ah! si, cependant, j'lui en ai arraché une à c'matin... j'lui disais comm' çà : Dit's donc, tant' Marguerite, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'savoir c'qui s'passe?

GEORGETTE.

Eh ! ben, qu't'a-t-elle répondu ?

LUDWIC.

Oh ! ell' n's'est pas fait attend', va !.. ell' m'a répondu tout d'suite : Çà n'te r'garde pas, grand imbécille.

GEORGETTE.

V'là tout ?

LUDWIC.

Pas aut' chose... D'vin' donc, toi, après çà.

GEORGETTE.

Silence ! v'là mamzell' Matihlde qui vient par ici.

LUDWIC.

Ah ! c'est un' bonn' occasion... laisse-moi faire... j'allons tout apprendre.

(Ils se retirent dans le fond et se parlent bas.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MATHILDE.

MATHILDE, (entrant sans les voir.)

C'est dans ce pavillon que Valentine m'a priée de l'attendre; que veut-elle me dire ?.. Depuis huit jours, sa réserve avec moi a glacé mon cœur... elle sait tout... je n'en puis douter.

GEORGETTE. (bas à Ludwic.)

Voyons, va donc.

LUDWIC.

Un' minute... c'est qu'il faut d'l'adress' ici. (Il s'avance et

salue.) Mam'zell, pardon, excuse... mais, sans vous déranger, j'voudrions savoir...

MATHILDE.

Mes amis, je vous en prie... j'ai besoin d'être seule... laissez-moi.

LUDWIC.

Encore un' qui fait comm' les autres... C'est unique, çà...

(Ils vont pour sortir.)

MATHILDE.

Ecoutez, mes amis,.. si l'on vous questionnait sur ce qui se passe ici, ne dites rien de ce que vous avez pu voir ou entendre... Il y va du bonheur de votre maîtresse.

LUDWIC.

Oh! quant à çà, mam'zell'.

MATHILDE, (donnant une bourse à Ludwic.)

AIR : *Vaudeville des Blouses.*

Promettez-moi de garder le silence!

LUDWIC.

Soyez tranquill', mam'zell', je s'rai discret.

GEORGETTE.

Oui, vous pouvez compter sur sa prudence,
Moi, je réponds qu'il vous gard'ra l'secret.

LUDWIC.

J'craignais d'abord que pour la satisfaire,
Y n'fallût trop parler, mais maintenant,
Puisque je n'suis payé que pour me taire,
J's'rai ben forcé de gagner mon argent.

ENSEMBLE.

GEORGETTE.

Soyez tranquill', j'vous promettons l'silence,
Ludwic toujours s'est montré fort discret,
Oui, vous pouvez compter sur sa prudence,
Je vous réponds qu'il vous gard'ra l'secret.

LUDWIC.

Soyez tranquill' j'vous promettons l'silence,
On sait qu'toujours j'm'suis montré discret,
Oui, vous pouvez compter sur ma prudence.
Je vous réponds de vous garder l'secret.

MATHILDE.

Promettez-moi de garder le silence, etc. etc.

(Georgette et Ludwic sortent par le fond.

SCÈNE III.

MATHILDE (seule.)

Je n'ai plus à hésiter... quelle que puisse être l'intention de Valentine... je dois quitter ces lieux... tous les jours j'en fais le serment, et pourtant j'y suis encore. Fuir Alfred!.. j'en aurai le courage... mais l'oublier... le pourrai-je jamais...

ROMANCE.

Il n'y faut plus songer!
Quand de l'amour j'écoutai le délire,
Je croyais que sous son empire
L'hymen allait nous engager. (*bis.*)
Mais du devoir la voix austère,
Détruit ma riante chimère,
Il n'y faut plus songer!

Deuxième couplet.

Il n'y faut plus songer!
Adieu, bonheur! adieu, trompeuse ivresse!
De ton imprudente promesse,
Alfred! je dois te dégager! (*bis.*)
En brisant des nœuds pleins de charmes,
En vain, je sens couler mes larmes,
Il n'y faut plus songer!

SCÈNE IV.

VALENTINE, MATHILDE.

Valentine paraît dans le fond, elle est vêtue en blanc et avec élégance.

VALENTINE, (à part, en entrant.)

La voilà!.. pauvre Mathilde! comme elle est triste aussi... Allons, du courage!..

MATHILDE, (l'appercevant et allant au devant d'elle.)

Valentine!.. c'est toi!.. quel changement! hier encore, cependant, tu nous avais promis... cette pâleur... je tremble...

VALENTINE.

Oh! rassure-toi, maintenant que mon sort est fixé, je suis plus tranquille...

MATHILDE.

Tu veux en vain m'abuser... ta main brûlante... tes yeux... Valentine, tu as pleuré.

VALENTINE, (s'efforçant de sourire.)

Quelle idée! non, non... Mais nous sommes seules... tu t'es rendue à ma prière... je t'en remercie... Ecoute-moi, depuis long-temps je cherchais à deviner un secret que rien ne pouvait me découvrir... heureusement, enfin, le hasard me l'a fait connaître, et tu vas savoir le projet que j'ai formé.

MATHILDE.

Peut-être as-tu accueilli trop facilement des soupçons?..

VALENTINE, (la regardant.)

Des soupçons?.. je n'en ai plus... tout est éclairci... Avant ton arrivée, j'avais prié Alfred de me parler avec franchise... il ne l'a pas voulu... Il craignait sans doute de m'affliger... Je sais à présent que son cœur n'est pas à moi... celle qu'il aime, la seule qui puisse combler ses vœux, c'est toi, Mathilde,.. eh! bien! c'est toi qu'il épousera.

MATHILDE.

Que dis-tu?.. qui?.. moi?.. je détruirais à jamais ton repos... Tu n'as pu le penser... Reviens à toi, ton cousin t'aime... sa plus chère envie est de te voir heureuse... Et pourrais-tu l'être sans lui?.. non, non, qu'il reçoive ta main.

Air de la Sentinelle.

Moi, de ces lieux demain je partirai,
Pour mettre un terme à ta douleur affreuse:
Mais près de vous, un jour je reviendrai,
Et sans regret... Car tu seras heureuse.
Ton cœur alors oublîra tout, je crois,
Tu ne pourras redouter ma présence...
 L'amitié reprenant ses droits,
 Ton bonheur doit être à la fois
Mon ouvrage et ma récompense!

VALENTINE.

Chère Mathilde! ton dévouement me touche... tu m'aimes, toi... oh! oui... je le crois... mais lui... rien ne peut changer ma résolution... Je te le répète, aujourd'hui même... tu seras l'épouse d'Alfred...

MATHILDE.

On vient... Valentine, je t'en conjure, que tout le monde ignore...

SCÈNE V.

Les mêmes, M. DE VALHEN.

M. DE VALHEN.

Eh bien, Valentine, tes soupçons sont dissipés, j'espère? Mademoiselle de Lœnitz doit aussi avoir combattu ton dessein.

VALENTINE.

Elle a voulu se sacrifier pour moi, mais j'ai refusé son sacrifice...

MATHILDE.

Valentine!.. je t'en supplie!..

VALENTINE.

Voulez-vous donc me ravir le seul moyen qui me reste de recouvrer un peu de repos et de bonheur?..

M. DE VALHEN.

Ma fille, songe à l'avenir, si ton funeste projet s'exécutait... bientôt peut-être les regrets et les larmes...

VALENTINE.

Des larmes?.. non, je n'en verserai plus... Rassurez-vous, mon père, jamais je ne fus plus calme, plus heureuse... j'ai tout prévu, tout disposé, pour que leur union soit consacrée sans retard... M. Muller, que j'ai instruit de mes intentions, est parti hier soir pour la ville, il nous rapportera le consentement du tuteur de Mathilde.

M. DE VALHEN.

Cruelle enfant! si tu n'as pitié de toi-même, aie donc au moins pitié de ton père!

MATHILDE.

Valentine!

AIR : *En amour comme en amitié.*

Quand de toi seule ici dépend ton sort,
Quel soin cruel double notre tristesse?
Accorde-nous huit jours encor,
En exauçant nos vœux, prouve-nous ta tendresse.

VALENTINE.

Ne combattez plus mon dessein.
Si je cédais, ah ! j'en ai l'assurance,
Ce serait prolonger ma souffrance,
Sans rien changer à mon destin. (*bis.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LUDWIC, GEORGETTE.

(Ils entrent en courant.)

LUDWIC.

M'sieur l'baron ! mam'zell'Valentine !.. j'accourons ben vite auprès d'vous, pour vous dire... ah ! mon dieu ! mon dieu !...

M. DE VALHEN.

Qu'est-ce donc ?

GEORGETTE.

C'est qu'il est tout essoufflé, voyez-vous... et moi aussi... j'avons tant couru... çà coupe la parole... mais v'là qu'çà r'vient... soyez tranquille...

M. DE VALHEN.

Mais qu'y a-t-il donc enfin ?

LUDWIC.

Y a... qu'y faut vous dépêcher si vous voulez r'voir M. Alfred.

VALENTINE.

Comment ?

GEORGETTE.

Ah ! c'pauvre jeun'homme, il est dans un état à

vous fendr'le cœur!.. il s'lamente, il s'désole, il parl' tout haut... il va, il vient... ah! faut sans doute qu'il ait ben des torts, puisqu'il s'fait tant de r'proch's; mais, c'est égal, quoi qu'en rompant son mariage, il ait aussi rompu l'nôtre, j'nai plus l'courage d'lui en vouloir, moi, d'abord, d'puis que j'lai vu pleurer... ah! un homme qui pleure, çà fait un mal!..

LUDWIC.

C'est pas tout.. il a demandé son cheval... il veut partir pour la guerre... s'fair'tuer...

VALENTINE.

Qu'entends-je?.. ah! mon père, courez, je vous en supplie, ramenez-le... et toi, Mathilde, vas aussi le trouver... apprends-lui ma résolution... dis-lui que je lui pardonne, que je veux le voir... que je ne désire au monde que son bonheur et le tien... allez, et revenez bientôt, je vous attends...

M. DE VALHEN (embrassant sa fille.)

Valentine, songe à notre prière... (en remontant la scène, il voit M. Muller.) C'est vous, ah! mon ami, veillez sur elle!

MULLER.

Je ne la quitterai pas.

SCÈNE VII.

MULLER, VALENTINE.

VALENTINE.

J'attendais votre retour avec impatience, M. Muller.

MULLER.

Vous ne pouvez douter de mon empressement, lors-

qu'il s agit de vous être utile... voici les papiers que vous désiriez...

VALENTINE.

Je vous remercie... rien ne pourra donc plus s'opposer à mes vœux.

MULLER (lui prenant la main et la regardant.)

Valentine, vous n'avez pas suivi mes conseils... vous étiez plus calme hier... comptant sur votre fermeté, je n'ai pas combattu votre projet... mais... vous coûterait-il plus que vous ne m'avez dit?

VALENTINE.

Non, non, j'aurai la force de l'exécuter... mais j'ai un nouveau service à vous demander.

MULLER.

Parlez, mon enfant, et comptez toujours sur moi.

VALENTINE.

Je connais votre amitié, M. Muller, et j'en attends aujourd'hui une grande, une dernière preuve... malgré vos discours rassurans, malgré l'air confiant et tranquille que vous vous efforcez toujours de prendre devant mon père et devant moi, j'ai deviné le secret de ma destinée.

MULLER.

Que dites-vous?.. au nom du ciel! éloignez des idées qui ne peuvent qu'aggraver vos maux... avec des soins, de la prudence, rien n'est désespéré...

VALENTINE.

Autrefois, vos paroles m'auraient persuadée, peut-

être; mais, depuis le jour fatal... ah ! le coup a été trop cruel...

MULLER.

Valentine, je vous le répète, vous êtes dans l'erreur... n'avez-vous donc plus de confiance en moi ?...

VALENTINE.

N'est-ce pas vous plutôt qui doutez de mon courage?.. il faut pourtant que je sache la vérité. Mon père, dont la tendresse pour moi n'a jamais connu de bornes, consent à l'union que je désire et dont je veux être témoin... vous entendez, M. Muller, j'en veux être témoin... mais on demande un délai... puis-je l'accorder ?...

MULLER *avec trouble.*

Oui, sans doute...

VALENTINE.

Et cependant, votre voix est émue, vous vous détournez....

DUO.

Musique de M. Adam.

Avec moi, pourquoi donc vous taire ?
A tout j'ai préparé mon cœur ;
Hélas, ce n'est qu'à mon père,
Qu'il faut cacher, cacher son malheur.

ENSEMBLE.

MULLER.

Grand Dieu ! pour prix de son courage,
Et d'un effort si généreux,
Sauve ton plus charmant ouvrage,
Daigne la rendre à nos vœux !

VALENTINE.

Grand Dieu ! soutiens mon courage
Ah ! permets qu'au gré de mes vœux
Je puisse achever mon ouvrage,
Et faire ici des heureux !

VALENTINE.

Dans un moment ils vont paraître...
Mais ils voudront encor, peut-être,

Retarder l'heure où l'on doit les unir..
Ah ! de nouveau, je vous en prie !
Répondez,.. puis-je y consentir ?

MULLER, (à part.

Sa pâleur, sa voix affaiblie,
Malgre moi, tout me fait frémir !

VALENTINE.

Vous vous taisez ?... (Elle lui prend la main, il se detourne.) Je vous comprends... il faut nous hâter...

ENSEMBLE.

MULLER.

Grand Dieu ! pour prix de son courage,
Et d'un effort, etc. etc.

VALENTINE.

Grand Dieu ! soutiens mon courage,
Ah ! permets, etc. etc.

(Valentine rentre daus son appartement.)

SCÈNE VIII.

MULLER, M. DE VALHEN, PUIS ALFRED ET MATHILDE.

M. DE VALHEN (en entrant.

Muller, où est Valentine ?

MULLER.

Elle me quitte, vous la reverrez dans peu.

M. DE VALHEN (à Alfred, qui reste dans le fond du théâtre, dans un état d'accablement.)

Approchez, mon ami... venez sans défiance !... pourrais-je vous en vouloir encore quand ma fille vous a pardonné?.. le hasard seul a tout fait... je dois rendre le premier justice à la noblesse de vos sentimens... Cependant, Valentine vous a dégagé... vous épouserez donc mademoiselle de Lœnitz, et mon estime pour vous

n'en sera pas diminuée... dans cette cruelle circonstance, votre conduite a été loyale et généreuse... croyez que je ne l'oublierai jamais.

ALFRED.

Ah! monsieur, votre bonté ne se dément pas... Mathilde et moi nous n'oublierons jamais non plus la reconnaissance que nous vous devons... mais faut-il qu'aujourd'hui même...

M. DE VALHEN.

Valentine le désire.

MULLER.

Son projet est plus invariable que jamais... elle veut sur toutes choses, dit-elle, être témoin de l'union de son cousin et de son amie.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARGUERITE (apportant la corbeille de mariage, elle la pose sur la table, et met le bouquet et le voile de la mariee sur la corbeille.

M. DE VALHEN.

Que faites-vous, Marguerite?

MARGUERITE.

J'exécute les ordres de ma maîtresse, monsieur. Je ne sais quelle est son intention, mais elle m'a commandé d'apporter ici cette corbeille, c'est celle que M. Alfred lui avait donnée.

M. DE VALHEN.

Mais ce voile, ces fleurs...

MARGUERITE.

Elle m'a chargée également de les placer ici... Tenez, monsieur le baron, je ne suis pas tranquille... en me parlant, elle avait bien la même bonté, la même douceur, cette chère enfant... mais sa voix avait quelque chose de solennel qui m'a affligée malgré moi... Préviens tout le monde, m'a-t-elle dit, et que dans un instant, tout soit prêt... il le faut.

M. DE VALHEN.

Pauvre Valentine!

MATHILDE.

Cette épreuve est au-dessus de mes forces... Je n'aurai pas le courage de la supporter.

MULLER.

Résister à présent à sa volonté serait plus dangereux qu'on ne pense... cédez, madame, croyez-moi, cédez... la voilà... chut!..

SCÈNE X.

LES MÊMES, VALENTINE. (Elle est toujours vêtue de blanc, elle a mis des bijoux, une couronne de roses blanches orne ses cheveux.)

M. DE VALHEN.

Ma fille! (Il l'embrasse sur le front.)

VALENTINE.

(Elle porte à ses lèvres la main de son père et s'avance en souriant.)

Bonjour, Alfred... Mathilde, donne-moi ta main... ah! je suis bien au milieu de vous!.. J'ai vu vos efforts généreux, Alfred, pour me cacher combien était grand

et pénible le sacrifice que vous vouliez me faire... Je vous en sais gré... mais, encore une fois, je le refuse... Mathilde, tu peux être à lui, ton tuteur y consent. (Elle lui remet des papiers.) Eh bien, pourquoi ce trouble?... ah! vous pouvez sans crainte lever vos yeux sur les miens... vous n'y verrez que de l'amitié.

MATHILDE (à part.)

Que je souffre!

VALENTINE.

L'instant approche... vous allez être heureux... pourquoi donc cette tristesse?.. imitez-moi.., voyez, je me suis parée pour votre fête.

ALFRED.

Par pitié!

VALENTINE.

Le pasteur vous attend déjà, sans doute... plus de retard... Mathilde, tu te rappelles les promesses de notre enfance... c'est ta main qui devait placer sur mon front la couronne nuptiale... nous avons changé de rôle... c'est à moi d'en orner le tien... Marguerite, aide-moi...

(On entend une musique douce et mélancolique, qui sert de prélude au morceau suivant. Valentine prend le voile des mains de Marguerite et le place sur le front de son amie. Elle attache aussi la guirlande, puis elle ôte une branche du bouquet avant de le placer au côté de Mathilde.) Ce bouquet m'était destiné... j'en veux garder une fleur... elle mourra avec moi! Que tu es bien!.. oui, très-bien... Alfred, faites son bonheur, et tous mes vœux seront comblés. . Cessez de vous affliger, mon père... ah! si vous saviez ce que j'éprouve en ce moment!... vous ne me plaindriez pas....

(Pendant toute cette action, Muller a recommandé à M. de Valhen et à Alfred de ne pas s'opposer aux désirs de Valentine.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GEORGETTE, LUDWIC, (tout le village, cortège de la noce.)

(Le chœur reste dans le fond. Georgette et Ludwic approchent seuls.)

CHOEUR.

Musique de M. Adam.

Not' bonn' maîtresse est obéie! (*bis.*)
Selon ses vœux nous venons tous (*bis.*)
Déjà pour la cérémonie, (*bis.*)
On n'attend plus que les époux. (*bis.*)

VALENTINE.

Vous l'entendez, l'heure s'avance,
Rendez-vous auprès du pasteur!

MATHILDE ET ALFRED, (à part.)

Sa bonté déchire mon cœur!

M. DE VALHEN.

Mais tu devais nous suivre, je pense?

VALENTINE.

Non... ici je vous attendrai...
Pour abréger encore une aussi courte absence,
A leur bonheur, je songerai.

M. DE VALHEN.

Je ne te quitte pas!

VALENTINE.

Pourquoi donc cet effroi?..
Mathilde est sans parens sur la terre,
Et vous lui tiendrez lieu de père...
Vos mains la béniront pour moi!

(Elle va chercher une bourse sur la table.)

Georgette, approche-toi!

(A Marguerite.)

Couronnant leur vive tendresse,
J'avais aussi promis de les unir,
Me feras-tu manquer à ma promesse?

MARGUERITE.

Mon seul bonheur est de vous obéir!

VALENTINE, (donnant la bourse à Georgette.)

Voilà ta dot.

GEORGETTE, (avec émotion.)

C'est trop d' bonté, mam'zell'...
Comment r'connaître vos bienfaits?

TOUS.

Grand Dieu! daigne veiller sur elle!
Dans son cœur ramène la paix!

CHŒUR.

Not' bonn' maîtresse est obéie, etc.

MULLER, (dans le fond.)

Mes amis, plus bas, je vous prie,
Voyez comme elle est affaiblie!

LE CHŒUR, (très-piano.)

On n'attend plus que les époux! (*bis.*)
Not' bonn' maîtresse est obéie, etc. etc.

(Le cortége défile dans le fond: on entend la marche villageoise se prolonger après la fin du chœur. Elle continue ainsi, pendant tout le monologue de Valentine, jusqu'à la romance. Elle cesse par intervalle, se fait entendre de nouveau, et se lie avec la ritournelle de la romance. Les domestiques ferment les portes.)

SCÈNE XII.

VALENTINE, (seule.)

(Elle les suit un instant des yeux.)

Ah! maintenant, je puis pleurer... ils ne me verront

pas... Mais pourquoi cette faiblesse?.. J'avais plus de courage quand ils étaient là... O mon Dieu! donne-moi la force de remplir mon dernier devoir! (Elle s'assied près de la table et écrit.) Mon père!.. ils le consoleront... Mon souvenir leur sera cher!..

(Elle se lève.)

ROMANCE.

Musique de M. Adam.

A l'instant même où je verse des larmes,
D'un plaisir pur ils goûtent tous les charmes :
Le ciel va recevoir leur foi.
Si je ne puis être heureuse moi-même,
Je rends du moins heureux tout ce que j'aime :
Je suis contente de moi.

Deuxième couplet.

Mais je le sens, ma pesante paupière
Ne peut du jour supporter la lumière :
Ah! bannissons un vain effroi!
Sur cette terre où languit mon jeune âge,
Un peu de bien a marqué mon passage,
Je suis contente de moi.

Tout est fini!

(Pendant la ritournelle finale du deuxième couplet, on entend les cloches qui annoncent le mariage, Valentine éprouve un frémissement involontaire et tombe en pleurant sur le fauteuil qui est près d'elle.)

SCÈNE XIII.

VALENTINE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Mon enfant!

VALENTINE, (s'essuyant les yeux).

C'est toi, Marguerite!..

MARGUERITE.

Oui, malgré la défense que vous m'aviez faite... je n'ai pu y résister... J'avais besoin d'vous r'voir...

VALENTINE.

Je te remercie... Privée de ma mère, dès le berceau, c'est toi qui la remplaças près de moi... C'est toi qui, la première, m'as prodigué des soins et des caresses!.. Si j'ai eu quelquefois des torts envers toi, ma bonne, pardonne-les moi, je t'en prie.

MARGUERITE.

Que je vous pardonne!.. Vous, des torts!.. est-ce que vous pouvez en avoir?.. Oh! mais, t'nez, ne m'parlez pas comme çà... parce que... voyez-vous... çà m'fait un mal...

VALENTINE.

J'ai voulu que tout le monde aujourd'hui reçût de moi un souvenir... Ton tour est venu... tiens, prends ce collier, cette croix... Je les porte depuis mon enfance... garde-les toujours...

MARGUERITE.

J'vous l'promets... Mais... qu'avez-vous donc?

VALENTINE, (faisant un nouvel effort.)

Rien... Lorsque mon père reviendra... tu lui remettras ce billet...

MARGUERITE.

Un billet?.. mais puisque vous allez le revoir vous-même.

VALENTINE.

Peut-être... Obéis... il le faut...

MARGUERITE.

Vous vous éloignez...

VALENTINE.

Oui... laisse-moi... je l'exige... et si, dans quelques instans, M. Muller est de retour... qu'il entre... lui seul... tu m'entends. (Marguerite l'aide à marcher jusqu'à la porte de son appartement.) Reste... (Elle tend la main à Marguerite, qui la presse sur ses lèvres et la baigne de ses larmes. On entend dans le lointain le motif de la marche villageoise.) Mon père! Alfred!..

Elle disparaît.

SCÈNE XIV.

MARGUERITE, PUIS MULLER, PUIS TOUS LES AUTRES PERSONNAGES ET LE CHŒUR.

MARGUERITE, à Muller.

Ah! Monsieur, secourez Valentine!..

Muller entre précipitamment chez Valentine.

LE CHOEUR.

Not' bonn' maîtresse est obéie, etc. *(bis.)*

MARGUERITE.

Silence!
De la prudence!..

M. DE VALHEN, (à Marguerite.)

Où donc est Valentine!

(Il va pour entrer chez elle.)

MARGUERITE, (l'arrêtant.)

Ah! Monsieur, n'entrez pas!..

M. DE VALHEN.

Grands dieux! ma fille!..

(Il s'élance pour entrer dans la chambre de sa fille. [illegible] en montrant le ciel. M. de Valhen tombe anéanti entre les bras d'Alfred et de Mathilde. Tout le monde se met à genoux.)

TABLEAU.

FIN